

ÉPREUVE EXTERNE COMMUNE

TRANSITION | 6G-6AT-6TT

CESS2015

FRANÇAIS

PORTEFEUILLE DE DOCUMENTS



NOM : _____

PRÉNOM : _____

CLASSE : _____

N° D'ORDRE : _____

SOMMAIRE

Document 1 - En guise d'avant-propos	3
Document 2 - La littérature belge de langue française	6
Document 3 - À la recherche de la littérature belge francophone	8

EN GUISE D'AVANT-PROPOS

par **R. MORTIER**

Partons [...] d'une vérité d'évidence : les écrivains français de Belgique, s'ils ne sont pas tous wallons ou bruxellois, participent tous d'une culture et d'une tradition littéraire dans laquelle les uns sont nés, dans laquelle les autres ont été éduqués, ou à laquelle ils ont librement adhéré.

De même que Giono baigne dans le climat de la Provence des collines et des hauts plateaux, Ramuz dans la présence de la montagne alpestre, Henri Pourrat dans la verdure auvergnate, Erckmann-Chatrion dans le passé alsacien, certains de nos écrivains se sont voulus les chantres d'une région et de son histoire. Ce faisant, ils se constituaient un territoire, un champ littéraire, lequel n'est pas lié a priori à une appartenance ou à une nostalgie. Cette nostalgie, cette tendresse sentimentale, elle est certes l'innutrition¹ d'auteurs comme Glesener, Des Ombiaux ou Arthur Masson, mais lorsqu'un De Coster se fait le chancre épique de la résistance flamande à la domination espagnole, ce n'est pas tant au terroir qu'il songe, mais avant tout à la liberté individuelle et à la liberté de pensée, qu'il entend défendre hic et nunc contre l'intolérance et le fanatisme. En choisissant ce thème, De Coster crée en fait la grande épopée romantique que ni Lamartine, ni même Hugo n'avaient pu réaliser complètement. La Flandre de Ghelderode, tout comme celle de Verhaeren, assume une fonction littéraire analogue : offrir à l'écrivain un lieu d'élection dans lequel il pourra situer ses obsessions, ses rêves, voire ses fantasmes et où il affirmera par là même une indiscutable originalité.

En fait, c'est par rapport à Paris, bien plus que par rapport à Liège, à Namur ou à Bruxelles, que ces écrivains entendent se situer. Relation parfois difficile, moins en raison de l'éloignement géographique, qui n'est pas considérable, qu'en raison du climat de l'édition parisienne. Leur terroir de référence donne parfois à leur œuvre un parfum d'exotisme ; ce fut le secret de la « ghelderodite » des années 60. Quelques noms étrangers, quelques allusions, un mélange de truculence, de violence, de religiosité à l'espagnole y suffirent.

L'apport « flamand », renforcé par le prestige de la peinture ancienne, est certes un élément caractéristique de notre littérature de langue française, et il a été entretenu avec moins d'artifice et plus de sincérité dans l'œuvre de Marie Gevers. La critique étrangère y fut toujours sensible et elle l'a longtemps privilégié en raison de son climat insolite et de la poésie qui s'en dégage.

¹ Innutrition: inspiration, « nourriture ».

Ce serait pourtant limiter gravement la spécificité de notre apport au grand ensemble littéraire de langue française que de s'en tenir à cette seule particularité, si riche fût-elle à certaines époques. Si l'on veut bien creuser plus en profondeur et prendre en compte des éléments moins apparents, il faudrait souligner une tendance, très nette chez certains auteurs, à l'irrationnel, une sensibilité tournée vers le mystère des êtres et des choses, une curiosité tendue vers ce qui se cache derrière le miroir où se reflète le quotidien. La poésie des *Serres chaudes* de Maurice Maeterlinck en est l'illustration la plus frappante à la grande époque de nos symbolistes, ces symbolistes dans lesquels une experte aussi avertie que l'Américaine Anna Balakian voit les expressions les plus réussies de l'idéal poétique de leur époque. Mais le même Maeterlinck traduisait *Les Nocces spirituelles* de Ruysbroek, dit « l'Admirable » et *Les Disciples à Saïs* de Novalis, référence obligée d'une conception initiatique, quasi mystique du savoir. D'instinct, Suzanne Lilar en retrouve le cheminement dans les symboles étranges et dans les rituels de son *Enfance gantoise*, Suzanne Lilar dont on rappellera qu'elle accordait autant d'importance à Plotin qu'aux présocratiques et à Platon.

Cet attrait du mystère s'exprime d'une manière moins philosophique et plus accessible dans le genre fantastique, une des grandes avenues de notre littérature. Peut-être faut-il y voir le surgissement d'un baroque² qui n'a jamais pris durablement racine en France. Dans un pays fortement marqué par des traditions picturales, il ne faut pas s'étonner de déceler un goût persistant pour l'image. Les rapports entre littérature et peinture, déjà perceptibles dans les descriptions foisonnantes où se complaisent nos naturalistes (Lemonnier, Eekhoud) se manifestent plus concrètement dans le cas de James Ensor, puis dans le mouvement surréaliste avec Magritte et Delvaux, mais aussi avec des figures moins connues comme Mariën, Dotremont et Paul Nougé. Sans doute faut-il rattacher à cette propension la place exceptionnelle qu'occupent nos auteurs de bandes dessinées, cette forme si répandue de littérature marginale dont l'impact ne se limite plus à la jeunesse.

Moins enserrés dans une tradition classique que les écrivains de France, nos auteurs sont aussi plus prompts à la subversion, plus tentés par l'avant-garde. Le cas d'un Clément Pansaers est caractéristique à cet égard : au cours d'une évolution foudroyante, il passera de l'expressionnisme d'inspiration germanique aux premières formes du dadaïsme. La trajectoire de Michaux est encore plus significative de la même volonté de rupture. Après s'être jeté à corps perdu dans l'aventure surréaliste, il crée à son usage personnel un instrument poétique où le langage est broyé, puis recréé, pour satisfaire une imagination sollicitée par la violence, l'expansion et le désordre. Il cherchera dans les paradis artificiels les formes et les couleurs qui feront de lui un peintre du subconscient et de ses fantasmes. Comme bon nombre d'écrivains de chez nous, il choisira de s'établir en France et d'acquiescer la nationalité française. Le rapport à Paris n'est plus celui qui avait marqué les tensions du XIXe siècle et nombreux sont ceux qui y ont pris leurs quartiers d'hiver, voire leur résidence. Ils se rapprochent ainsi de leur maison d'édition, de la part majoritaire de leur public et des médias qui font et défont les réputations. Ils s'y sentent parfaitement intégrés, comme ce fut déjà le cas

² Surgeon du baroque : résurgence de la fantaisie et de l'exubérance du courant baroque.

des frères Rosny, de Georges Rodenbach, de Francis de Croisset, de Franz Hellens et d'Hubert Juin.

Tous ne ressentent pourtant pas cette attirance aussi intensément. Pour de multiples raisons, tant personnelles que culturelles, ils tiennent à leur région et à leur pays, jusque dans ses contradictions et ses paradoxes, et peut-être en raison même de leur existence. Le groupe réuni à La Louvière autour d'Achille Chavée et de la revue Daily-Bul en est l'illustration puisque Chavée, Balthazar et leurs amis n'adhéreront jamais aux ukases d'André Breton, pas plus qu'ils ne se soumettront à ses anathèmes et à ses excommunications. Nougé ne réagira pas autrement à Bruxelles.

Si la place des « irréguliers » dans notre littérature est importante, il serait abusif de la réduire à ce seul aspect. Les mailles du filet que je tente de tisser autour de nos auteurs, - très imparfaitement, j'en ai conscience -, sont forcément trop larges et je ne voudrais pas privilégier l'avant-garde au détriment d'écrivains soucieux d'inscrire leur œuvre dans la grande tradition de rigueur, d'ordre et de pureté qui fait partie intégrante de notre héritage littéraire. Héritage aux multiples facettes, puisqu'il inclut aussi bien la concision d'un La Rochefoucauld (ou d'un Cioran) que les grandes orgues de Chateaubriand ou l'ironie de Voltaire. De grands noms, proches de nous, pourraient être cités à ce titre. Ils appartiennent à des registres multiples et ils récusent souvent la notion de ce que Nougé appelait **belgité** et qu'un sociologue a baptisé, un peu sarcastiquement, du nom de **belgitude**. Je verrais, pour ma part, le sommet de cette volonté de transparence, de musicalité, de luminosité intérieure et de dépouillement formel dans ce pur chef-d'œuvre intemporel qu'est *La Chanson d'Ève* de Charles Van Lerberghe.

Que la même littérature ait produit un De Coster, un Maeterlinck, un Van Lerberghe, un Ghelderode, une Suzanne Lilar, un Charles Plisnier, un Marcel Thiry, témoigne à la fois de sa vitalité, de sa variété, de son originalité, mais aussi de l'impossibilité de la définir en catégories rigides et en quantifications étroitement exclusives...

R. MORTIER, Extraits de *Un balcon sur l'Europe*, discours prononcé le 16 novembre 1995 à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique

LA LITTÉRATURE BELGE DE LANGUE FRANÇAISE

par J.-L. OUTERS

‘*En France aujourd’hui, un écrivain français sur deux est belge*’
Jean-Jacques Brochier

Les lettres belges occupent une position particulière au sein de la littérature française. D’abord, elles en sont partie intégrante. Depuis toujours, le lecteur s’est habitué à voir les écrivains de langue française confondus dans les mêmes anthologies, dictionnaires ou collections éditoriales. Pas un instant, l’éditeur parisien ne songerait à publier un auteur wallon ou bruxellois dans le domaine étranger de ses éditions (il en va de même pour l’auteur québécois, sénégalais, etc.). Car à l’évidence, la littérature commence par la langue qui s’impose à l’écrivain dès l’enfance comme le lieu où se nomment les choses, où le monde prend un sens. Plutôt que de définir une quelconque nation littéraire, il faut insister sur l’existence d’une pépinière d’écrivains œuvrant depuis 1830 au nord de la frontière française. « En France aujourd’hui, un écrivain français sur deux est belge », lançait par boutade Jean-Jacques Brochier, directeur du *Magazine littéraire* en citant au hasard les Hubert Juin, Dominique Rolin, Alain Bosquet, Hubert Nyssen, Louis Scutenaire, Jacques Sternberg, Raoul Vaneigem, Béatrice Beck, Gaston Compère, Francis Danemark, Georges Lambrichs, Simon Leys, Françoise Mallet-Joris, Géo Norge, Eugène Savitskaya, Jean-Philippe Toussaint, Amélie Nothomb et bien évidemment Georges Simenon, Christian Dotremont, Conrad Detrez et encore Jean Ray, Marcel Moreau, Pierre Mertens, Henry Bauchau, sans oublier De Coster, Crommelynck, Verhaeren, Maeterlinck, Ghelderode, Michaux ou Hergé et tant d’autres... Du point de vue de cette profusion, la Belgique serait à rapprocher de l’Irlande, terre d’écrivains flottant fièrement à quelques encablures de sa grande voisine.

Par ailleurs, cette littérature est née au 19^e siècle au carrefour de la latinité et de la germanité. Les écrivains symbolistes, flamands pour la plupart, mais écrivant en français, ont puisé leur inspiration du côté de la mystique et des paysages flamands, de la philosophie et de la littérature allemandes. Mise à part cette courte période, la littérature française n’a jamais eu à embrasser un quelconque destin national, à s’identifier à l’histoire d’une grande nation. Elle a le plus souvent choisi la périphérie pour observer le monde. Elle s’est laissé fasciner par la marge, le décalage. En témoigne l’importance du dadaïsme, du surréalisme et des mouvements divers où soufflent le rire, la dérision absolue. En témoigne la place du policier ou de la bande dessinée, genres mineurs réhabilités par Simenon et Hergé qui ne sont pas pour rien les deux écrivains les plus lus de ce pays. Champ de bataille des grandes nations, zone tampon

créée en 1830 entre la France et l'Angleterre, la Belgique est un pays où se brassent les langues et les cultures. À ce titre, elle est depuis longtemps un microcosme où se forge l'expérience européenne. L'écrivain, alors qu'il écrit en français et publie le plus souvent à Paris n'est guère accroché à une identité, qu'elle soit nationale, régionale ou communautaire. Ouverte à tous les vents, telle se présente donc la littérature française de Belgique.

J.-L. OUTERS cité sur <http://www.francophonie.philo.ulg.ac.be/CFWB.Lettres>

À LA RECHERCHE DE LA LITTÉRATURE BELGE FRANCOPHONE

par A. NIZET et O. MOUTON

Le prix Rossel³ 2010 sera un grand cru. Sa réputation dépasse-t-elle les frontières ? Et nos auteurs imposent-ils une marque particulière ? Des critiques influents répondent.

« Les gens ne se posent pas la question »

« L'opinion publique française ne sait pas que la littérature belge est belge. Que ce soit des œuvres marocaines ou belges, cela reste du francophone. Les gens ne se posent pas la question de savoir d'où vient l'auteur. La seule littérature belge que l'on reconnaît comme telle, c'est la littérature flamande. Personnellement, j'aime beaucoup la Belgique et je suis très attentif à ce qui s'y passe au niveau littéraire. J'ai d'ailleurs écrit la biographie de Hergé et de Simenon. Contrairement aux auteurs québécois, par exemple, les écrivains belges n'enrichissent pas la langue française avec leurs expressions. Ils n'utilisent pas beaucoup de belgicisms. Ils ont en revanche un imaginaire différent des Français, parce qu'ils vivent des situations différentes. Mais chaque auteur est unique. Prenez Amélie Nothomb, très populaire en France et d'ailleurs souvent considérée comme une Française. On ne peut pas dire qu'elle ait une écriture ou un imaginaire typiquement belge ! Je ne pense donc pas qu'on puisse faire de généralisation sur cette littérature. »

Pierre Assouline

Écrivain et journaliste. Chroniqueur littéraire pour *le Monde*, notamment.

³ Le prix Victor-Rossel est un prix littéraire belge.

« Plus personne ne se revendique d'une âme littéraire belge »

Paul Aron est responsable, à l'ULB, du Centre d'histoire de la littérature belge en langue française. Il confirme l'avis général des critiques que nous avons interrogés...
Entretien.

Les critiques étrangers que nous avons interrogés ne voient pas la spécificité de la littérature belge francophone. Vous les démentez ?

Non, je ne les démens pas. Il n'y a pas de volonté de se distinguer ou de se détacher. Plus personne aujourd'hui ne se revendique d'une âme littéraire belge. Il y a davantage une volonté de se fondre dans un grand univers littéraire francophone. Bien sûr, il y a une politique du livre en Communauté française, dont on peut voir le résultat au niveau de l'existence des auteurs. S'il n'y avait pas d'aide, des tas de maisons d'édition n'existeraient pas. Mais sur le ton, on ne peut pas dire qu'il y a une littérature marquée par le surréalisme, ou l'autodérision, ou la difficulté d'appartenir à un pays en pleine crise identitaire... Non. Le nombre d'œuvres littéraires belges qui se donnent pour objectif de parler de la réalité contemporaine belge est extrêmement mince. Nous ne sommes plus à l'époque du roman réaliste où l'on écrivait : « Nous sommes à Bruxelles en 2010, une voiture descend le boulevard Brand Whitlock... ».

Est-ce dépassé ?

C'est un type de roman qui appartient davantage à l'esthétique du 19^e siècle. Et c'est vrai en France aussi, hein : quelles sont les œuvres dans lesquelles la politique d'immigration de Sarkozy peut apparaître ? Cela ne se manifeste que dans quelques zones du polar.

Les auteurs belges ont-ils intérêt de ne pas trop marquer leur identité pour pouvoir sortir de leurs frontières et toucher de plus larges marchés ?

Ah oui ! La plupart des gens qui écrivent en Belgique ont l'ambition d'être lus dans un espace transnational. Cela ne veut pas dire qu'ils y arrivent...

Et donc de ne pas trop s'associer à leur espace national ?

Cela peut jouer, en tout cas dans les têtes. Mais ce n'est pas parce qu'un livre se passe quelque part que son marché est limité à ce quelque part. *Le bourgmestre de Furnes* de Simenon se passe entre Furnes et Ostende, mais il a été lu partout. L'un n'empêche pas l'autre.

Est-ce plus difficile pour un auteur belge de percer ?

Non. Plus aujourd'hui. La littérature française n'est plus du tout structurée comme il y a cinquante ans. À l'époque, c'était vraiment très difficile d'y entrer pour un Belge ou un étranger. Aujourd'hui, il y a des ouvertures. Pensez à la carrière d'un Jean-Philippe Toussaint, pas mal d'écrivains français l'envient. Pour ne pas parler de notre Amélie⁴ nationale, qui de surcroît n'a jamais nié son identité belge. Cela a aussi changé. Il y a cinquante ans, il y avait beaucoup d'écrivains belges honneux, qui se disaient écrivains français. C'est fini. Il y a une énorme différence qui

⁴ Amélie Nothomb

est due à la surface internationale de certains producteurs artistiques belges, que ce soit dans la danse ou le cinéma.

Précisément. Il y a en France, par exemple, une reconnaissance d'un mouvement belge dans les arts de la scène, le cinéma, la musique... N'est-ce pas le cas pour la littérature ?

Non. C'est probablement plus difficile à identifier pour la littérature. Mais cela ne signifie pas pour autant que cela ne

fonctionne pas. Simplement, cette espèce d'image de marque ne fonctionne pas aussi bien.

Peut-on dire qu'il n'y a pas de littérature belge francophone, alors ?

Ah non, je n'ai pas dit cela. Il n'y a pas de marquage identitaire fort parce que ce n'est plus à l'ordre du jour. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de littérature belge francophone. Ne me faites pas dire ça...

A. NIZET et O. MOUTON, « À la recherche de la littérature belge francophone »,
Le Soir, 1/12/2010



**Fédération Wallonie-Bruxelles / Ministère
Administration générale de l'Enseignement**

Boulevard du Jardin Botanique, 20-22 – 1000 Bruxelles

Fédération Wallonie-Bruxelles / Ministère

www.fw-b.be – 0800 20 000

Impression : Antilope - info@antilope.be

Graphisme : MO - maria.bouras@cfwb.be

Juin 2015

Le Médiateur de la Wallonie et de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Rue Lucien Namèche, 54 – 5000 NAMUR

0800 19 199

courrier@mediateurcf.be

Éditeur responsable : Jean-Pierre HUBIN, Administrateur général

La « Fédération Wallonie-Bruxelles » est l'appellation désignant usuellement la « Communauté française » visée à l'article 2 de la Constitution